

DE L'ÉDUCATION...

Ces larges extraits sont tirés de l'intervention de notre ami Galoni au dernier congrès de la Confédération générale du travail Force Ouvrière.

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce texte dont la facture ne le cède en rien à l'élévation de pensée.

Maurice JOYEUX.

Ce qui est au centre du débat, ce qui justifie toutes nos préoccupations, ce qui inspire l'action revendicative de chaque jour comme les plans économiques les plus ambitieux, c'est le destin de l'Homme, le souci que nous avons de son bien-être, de sa dignité, de sa liberté.

Souci de son bien-être? Nous posons comme postulat que les richesses matérielles ne soient plus le privilège de quelques-uns mais qu'elles soient équitablement réparties entre nous. Nous voulons que l'injustice sociale ne soit plus la loi fondamentale qui régit la société moderne. Et cette volonté anime l'action corporative tant à l'échelon des syndicats qu'à l'échelon confédéral.

Souci de sa dignité? Nous pensons que le rôle du travailleur, dans notre société du 20ème siècle, ne peut être réduit aux tâches d'exécution. Nous voulons assurer sa promotion par sa participation de plus en plus déterminante à la gestion de l'entreprise et à l'étude des grands problèmes qui conditionnent la vie économique du pays. Le travailleur, ce n'est pas seulement des muscles plus ou moins habiles, des réflexes plus ou moins rapides, c'est aussi un cerveau curieux des problèmes de son temps et qui se voudrait apte à leur apporter des solutions qui satisfassent ses exigences de liberté et de justice.

La culture, c'est le moyen d'affirmer et d'imposer cette liberté et cette dignité qui sont ses exigences fondamentales. Qui pourrait prétendre assoir la promotion des travailleurs, leur participation à la gestion, à l'étude des grands problèmes qui commandent notre vie économique et sociale, s'il n'ait le rôle prépondérant que doit jouer, dans notre société moderne, le grand service public qu'est l'Education Nationale?

C'est pourquoi la culture n'est plus un luxe de salon et le privilège de quelques-uns. Tout homme qui veut rester libre et résister à toutes les machines de propagande qui le broient, à toutes les doctrines qui l'avilissent, tout homme qui veut comprendre son temps et remplir pleinement son rôle dans la société doit nécessairement être cultivé. Sinon sa qualité d'homme se dégrade peu à peu. Il subit au lieu de comprendre. Il exécute au lieu de penser. Il s'identifie peu à peu à la machine et devient, comme elle, un robot.

On a trop tendance à considérer que le travailleur est le bras. L'évolution des techniques modifie profondément la conception traditionnelle que nous avons du travailleur. Ses connaissances techniques, son aptitude à s'adapter, en un mot ses qualités intellectuelles, joueront, de plus en plus, dans la production, un rôle plus important que sa force musculaire ou son habileté manuelle.

C'est pourquoi le syndicalisme se doit d'exiger l'accès de tous à la culture. La seule discrimination valable entre les enfants est celle de leurs aptitudes. La société en substitue une autre, qu'il faudra faire disparaître, la discrimination par l'argent. La culture est encore, qu'on le veuille ou non, le privilège de l'argent. L'avenir de l'enfant ne peut plus dépendre de la situation sociale de ses parents. Il le faut pour l'enfant, et il le faut aussi pour la société. Notre souci de démocratisation répond à cette exigence fondamentale.

Le syndicaliste, plus que quiconque, sait que l'Homme ne peut vivre replié sur lui-même et que la

culture qu'il acquiert est certes un bien inestimable dont il jouit; mais il faut aussi que cette culture lui permette d'occuper sa place dans la société et de remplir valablement la fonction qu'elle lui confie. L'éducateur doit donc connaître les besoins de la société et faire en sorte que son enseignement satisfasse ces besoins.

L'éducateur ne peut s'isoler dans sa tour d'ivoire et ignorer la relation étroite qui existe entre ce qu'il enseigne et ce qu'exige la profession à laquelle se destine son élève. La notion de culture évolue avec les civilisations. Ce qui était valable au XVIIème siècle l'est-il encore au XXème? «L'honnête homme» du XVIIIème siècle peut-il encore être proposé comme modèle à l'homme cultivé du XXème? Si l'Ecole prépare à la vie, elle doit tenir le plus grand compte des révolutions techniques qui bouleversent les conditions même de notre vie en société. Et ce qui est sans doute le plus inquiétant, c'est cette sclérose dont l'Université est menacée et que dénonce l'une des plus hautes personnalités de l'Education Nationale lorsqu'elle constate que l'Université est en «rupture de ban» avec les réalités économiques et sociales du pays.

Paul Valéry n'a pas seulement constaté que les «civilisations étaient mortelles». Il a aussi compris que la culture était inséparable de la civilisation qui en avait fixé les critères. A civilisation nouvelle doit correspondre une nouvelle conception de la culture. Autrefois, constate Valéry, l'homme cultivé était celui qui *savait*. Le savoir était une fin en soi. Dans la civilisation d'aujourd'hui, et plus encore dans celle de demain, l'homme cultivé n'est pas seulement celui qui *sait*. C'est aussi celui qui *sait faire*. Cette définition nouvelle de la culture nous rapproche des ouvriers, car ceux qui exercent des métiers *savent faire*, souvent plus, hélas, qu'ils ne *savent*, ayant été contraints de quitter trop tôt l'école.

Ecoutez ces quelques phrases du *MANIFESTE* que les Maîtres d'Ecole rédigeaient et lançaient à la face de la bourgeoisie, en 1905:

«C'est enfin pour des raisons morales de l'ordre le plus élevé que les instituteurs réclament le droit de se constituer en syndicats: il veulent entrer dans les Bourses du Travail. Ils veulent appartenir à la Confédération Générale du Travail.

Par leurs origines, par la simplicité de leur vie, les Instituteurs appartiennent au Peuple. Ils lui appartiennent parce que c'est aux fils du Peuple qu'ils sont chargés d'enseigner.

Nous instruisons les enfants du Peuple le jour. Quoi de plus naturel que nous songions à nous retrouver avec les hommes du Peuple, le soir? C'est au milieu des syndicats ouvriers que nous prendrons connaissance des besoins intellectuels et moraux du Peuple. C'est à leur contact et avec leur collaboration que nous établirons nos programmes et nos méthodes.

Nous voulons entrer dans les Bourses du Travail pour y prendre de belles leçons de vertu corporative et y donner l'exemple de notre conscience professionnelle».

Pierre GALONI.
